

Théâtre
de
**L'ARC EN
CIEL**



Théâtre
de l'Épée de Bois
Cartoucherie

LES FRÈRES d'après
Dostoïevski
KARAMAZOV

Mise en scène : Olivier Fenoy, Cécile Maudet



LES FRÈRES KARAMAZOV

d'après Dostoïevski

Théâtre de l'Épée de Bois
Cartoucherie, Paris

du Mer 4 au Dim 15 Février 2015

du mercredi au samedi à 20h30, le dimanche à 16h

*Dix représentations exceptionnelles après le succès
de celles données en 2014 devant 6200 spectateurs*

**«L'homme est un mystère... Je m'occupe de ce mystère,
car je veux être un homme»**

Fedor Dostoïevski

Dernier roman de Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevski, *Les Frères Karamazov* où le récit multiplie les niveaux de narration, les digressions, les zones d'ombre, les réflexions philosophiques, voire métaphysiques ou mystiques, se lit comme une pièce, avec ses moments de tension dramatique, ses retournements de situation, ses dialogues passionnés... Il était donc inévitable d'adapter au théâtre ce que Freud considère comme l'une des trois oeuvres majeures du XIX^{ème} siècle.



THÉÂTRE DE L'ARC EN CIEL

19 RUE DES TANNERIES 75013 PARIS 01 47 07 00 23
1044 CHÂTEAU DE MACHY 69380 CHASSELAY 04 78 47 34 32

Contact Production : Loïc Devaux

loic.devauxy@theatrearcenciel.com - 06 70 88 60 24

www.theatrearcenciel.com/karamazov



PRÉSENTATION



«Aliocha ne savait pourquoi il embrassait la terre, il n’essayait pas de se l’expliquer, pourquoi il avait un désir tellement irréprouvable de l’embrasser, de l’embrasser tout entière, mais il l’embrassait en pleurant, et jurait avec ivresse de l’aimer dans les siècles des siècles.»

Peut-on rêver un monde où nous, les hommes, au lieu de faire semblant et de vivre les uns à côté des autres, préoccupés de tout sauf de la seule chose qui nous importe vraiment – accepterions ce besoin irréprouvable d’être vus tels que nous sommes dans nos profondeurs cachées et d’être mus par cette soif de l’autre « tu es donc je suis » - ces hommes tels que Dostoïevski ose les considérer dans leurs vertiges et leurs espoirs les plus fous, peut-on rêver que ce monde-là adienne ? Peut-on attendre du théâtre qu’il nous donne le courage de croire à ce monde-là, de le voir, de l’entendre, d’y goûter parce qu’une troupe de comédiens se serait réunie pour le manifester? Une troupe qui depuis de longues années se serait rôdée à cet exercice de vie et de travail dans le seul but d’avancer et de tracer un chemin artistique avec la chair, les combats, le talent apportés par chacun dans le chaudron de la création...

Car ces « frères », c’est nous bien sûr, Dmitri l’impétueux, mélange exalté de vice et de vertu, Ivan le ténébreux que révolte la question du sens et de la souffrance des enfants, Smerdiakov, le mal aimé, rongé par le venin de la vengeance et Aliocha, le pur... qui va devoir se salir en accueillant tout de ce monde, et qui ne trouvera la paix qu’en acceptant d’embrasser la terre mère, se rappelant des dernières paroles du Starets : « Pardonne à tous les humains pour tout. Pour tout et pour tous ! » Sans compter Fiodor, le père indigne, bouffon dérisoire et grotesque, injustifiable et dont on se surprend tous à souhaiter la mort : « ...qui n’a pas souhaité la mort du père ? »

Immense et redoutable Dostoïevski, aujourd’hui plus que jamais peut-être, votre lumière nous est précieuse.

Sophie-Iris Aguetant



LES PARTIS PRIS DE MISE EN SCÈNE

« J'aimerais qu'on sorte de ce spectacle en se disant : Quelle vie ! Et non pas quelle mort ! - «Quelle vie !», voilà ce que j'aime chez ces personnages. Ils ne font l'économie de rien, ils n'ont pas peur de souffrir parce qu'ils aiment la vie, non parce qu'ils aiment la mort.

S'ils acceptent de tout traverser, c'est parce que ce sont des vivants qui viennent nous chercher dans des réalités très quotidiennes, dans ce que nous pouvons chacun être en droit de vivre. Mais lorsque dans cette traversée, peut sourdre un sentiment d'amertume voire de culpabilité, Dostoïevski ne porte aucun jugement, au contraire il laisse chaque personnage libre comme le spectateur ; affirmant que si l'on se perd seul, c'est toujours avec d'autres qu'on se sauve. »

Cécile Maudet co-metteur en scène

Le roman est bâti comme un roman policier avec un meurtre et un coupable qui n'est pas celui auquel on s'attendait. L'adaptation garde cette axe principal du livre sauf au 5^e acte qui échappe à la chronologie pour entrer dans quelque chose de plus intemporel. C'est le texte ou la parole personnelle, celle de l'âme qui se dit et qui prend toute son importance. Le dialogue devient un ensemble de monologues tel un oratorio.

La traduction de Markowicz cogne au réel d'une manière plus fidèle à l'écriture de Dostoïevski. La forme est moins littéraire, c'est un parler qui nous fait entrer dans la brutalité des sentiments, de la vie.

Pour la mise en scène, une certitude forte est apparue dès le départ, la présence dans le « hors jeu ». Qu'ils soient ou non sollicités dans le texte, les comédiens sont toujours en scène autour de l'espace central chacun dans sa solitude, dans son monde. C'est un choix qui redonne la dimension mosaïque du roman. Dostoïevski arrive à nous faire suivre chacun des personnages en permanence avec l'impression que tous sont présents tout le temps. Le « hors jeu » donne cette profondeur de champ qui témoigne à la fois du mystère des solitudes et de la destinée commune.

Au centre l'espace du texte, de la relation, de la vérité, du temps « réel » ; au pourtour, le temps du secret, de l'intimité, de la solitude.

A cause de cette présence permanente des personnages, peut-être plus encore que dans d'autres spectacles, la mise en scène est partie du comédien. C'est le travail de l'acteur qui a dessiné l'espace jusqu'à l'utilisation des accessoires et presque même la scénographie.





Traduction

André Markowicz

Adaptation

Sophie-Iris Aguetant, Olivier Fenoy,
Cécile Maudet, Bastien Ossart

Mise en scène

Olivier Fenoy, Cécile Maudet

Scénographie

Eric Baptista

Musiques et Son

Eveline Causse, Philippe Rabuteau

Lumières

Philippe Bourgeais

Costumes

Chantal Rousseau

Gaëlle Picard

Angèle Guérin

Chargé de Production

Loic Devaux

Communication

Brigitte Frénoy

DISTRIBUTION

Fiodor Pavlovitch Karamazov

Olivier Fenoy

Dmitri Fiodorovitch Karamazov

Bastien Ossart

Ivan Fiodorovitch Karamazov

Jean-Denis Monory

Alexei Fiodorovitch Karamazov (Aliocha)

Gabriel Perez

Smerdiakov

Lorenzo Charoy

Katerina Ivanovna Verkhovlseva

Laurence Cordier

Agrafena Alexandrovna Svetlova (Grouchenka)

Peggy Martineau

Moussialovitch

Julien Marcland

Le narrateur

Bertrand Boss

Le Père Zossima

Bertrand Boss

Vroublevski

Bertrand Boss

Grigori Vassiliev

Jean-Francois Singer

Le chef de police

Jean-Francois Singer

Andrej

Léo Pochat

Un moine

Léo Pochat

Maria Kondratievna

Sophie Milchberg, Romane Bricard

Remerciements : Jeanine Beylot pour sa participation au travail d'adaptation.



INTENTION

Olivier Fenoy - metteur en scène



Fanal au milieu de mes brumes et de mes nuits depuis bientôt cinquante ans, ma toute première rencontre avec ce géant, avec ce vrai prophète qu'est Dostoïevski eut lieu alors que je n'avais pas vingt ans.

Apprenti comédien habité par la flamme de la passion et en quête de réponses quant au vrai et au faux dans l'art, j'étais alors tout en même temps hanté par le vide et l'absurde. Toutes les questions existentielles que peut se poser un Ivan Karamazov se bagarraient en moi sans qu'il y ait trop d'issue. Aussi, lorsque répétant «Crime et Châtiment» sur le plateau de la Comédie Française, je découvris jusqu'où Dostoïevski pouvait scruter les crevasses du mal, ma première impression ne manqua pas d'être l'effroi, un effroi qui ne devait pas tarder à se muer en fascination. Assis dans la salle un peu à l'écart des autres élèves retenus tout comme moi pour être de cette création, je ne voulais rien perdre de ce que Michel Vitold, metteur en scène, pouvait indiquer. Cependant, comme les mois passaient, un trouble me gagna. Contredisant à mon sens Dostoïevski, Vitold me semblait n'interpeller les comédiens qu'au niveau extérieur de leur humanité, autrement dit, aux niveaux épidermique, affectif, cérébral et psychologique, en bref, qu'au niveau de leur «moi» et jamais, jamais, au niveau de leur être profond, au niveau de cette identité première, ontologique et la plupart du temps enkystée en nous-mêmes qui en appelle à la conscience et exige pour se révéler, qu'ayant traversé nos propres méandres, on sache se reconnaître en toute vérité, fondamentalement pauvre.

Car tel est le tout premier des grands enseignements de Dostoïevski, ce en quoi il est prophète et peut dire en toute certitude que la Beauté sauvera le monde. Mettant en scène des êtres déchus, le criminel, la prostituée, le débauché caractériel ou le bouffon, il nous demande d'explorer l'abîme de notre moi et par cette introspection, ce «réalisme au sens supérieur» selon son expression, il nous conduit par la traversé de tous les purgatoires de nos passions, l'enfer des vices et tous les degrés de la souffrance humaine, aux portes de la dérédiction salvatrice, celle qui fait dire à l'homme brisé, «des profondeurs, je crie vers toi» et lui donne de communier au mystère de Gethsémani.

Alors on peut commencer de comprendre qu'au lieu de situer Dieu «au ciel» comme au dehors du réel, le premier fruit de cette traversée, de cette connaissance expérimentale chez Dostoïevski soit la contemplation de l'abîme divin dans l'homme, ce que de toute évidence Michel Vitold n'avait pas su ou voulu entrevoir.

Cette prise de conscience devait être pour moi une expérience majeure. Me demandant de faire l'effort quotidien de m'en tenir au réel, elle devait m'apprendre à fuir toute connaissance théorique et, par un acte de volonté et de foi né de cet agenouillement, me faire appréhender comme unique réponse au non-être le «sors des limites de ton propre moi» de St Augustin jusqu'à pouvoir dire en s'ordonnant à l'autre et non plus à soi-même «Tu es, donc je suis».

Telle est sans aucun doute possible la clef de toute l'oeuvre de Dostoïevski, celle qui nous permet d'admettre l'évidence en nous-mêmes du «tous coupables pour tout et pour tous» qui, chez lui, revient comme un leitmotiv. Bien plus qu'en chacun de ses héros, il en porte témoignage. Il se dit «compté parmi les malfaiteurs» jusqu'à nous donner de comprendre dans notre chair que c'est cette culpabilité même qu'il s'agit de lâcher, ou mieux encore, d'offrir, pour se libérer de l'orgueil et de toutes les formes de vanité du «moi».

.../...

LES FRÈRES
KARAMAZOV

INTENTION

Olivier Fenoy - metteur en scène



Alors, on pourra reconnaître avec Ivanov que «dès qu'il voit la lumière, Dostoïevski proclame à haute voix qu'il l'a vue» et qu'en cela, triomphant de l'enfer du doute qui le harcèle, par un mouvement d'abnégation comme indépendant de sa volonté propre, il se laisse voir tel qu'en lui-même, marqué des stigmates de ses fautes et tout ensemble icône vivante à son insu de Celui qu'il a rencontré. Mystère de transfiguration auquel tout homme est appelé...

Là s'origine la mystique de Dostoïevski de la Terre Russe tout ensemble labourée par la Grâce et ravinée par les démons. Une fois admis que Dimitri, Ivan, et Aliocha, mais aussi Smerdiakov, le bâtard, symbolisent de l'aveu même de Dostoïevski, la Russie, la Sainte Russie messianique en combat avec elle-même, là s'origine la mystique des «Frères Karamazov». Car, bien plus que de savoir qui a tué le père, il s'agit d'un combat, d'une lutte de Titan de chacun avec lui-même et avec le démon qui l'habite, qu'il s'agisse de Lucifer, l'esprit des ténèbres lumineuses qui susurre à l'oreille d'Ivan : «Transcende-toi toi-même» ou encore de son double, Ariman, le diable de la déchéance et de la putréfaction, auquel par sa fidélité à la Terre Mère Dimitri finira par échapper en acceptant la traversée de la souffrance tandis que Smerdiakov lui succombe et que Fiodor Pavlovitch en est dès l'origine l'esclave lamentable.

Ce même combat qui demande à chacun d'entre nous d'accepter ou de refuser cette dérédiction salvatrice, et par là de faire sienne ou non la conscience humble du «tous coupables», composante verticale et horizontale d'une même croix, Aliocha ne s'y soustrait pas. Comme chacun des héros de Dostoïevski, il en souffre les affres, mais à la grande différence de ses frères, il ne s'y laisse pas enfermer. Tout au contraire, pour avoir su écouter et voir dès l'enfance, quitte à passer pour un naïf, il garde son cœur ouvert et tout naturellement, incapable de s'occuper de lui-même, prend sur lui la souffrance d'autrui. Sa Grâce ? Il se sait pauvre sans même pouvoir imaginer qu'il puisse en être autrement... et c'est sans doute cette pauvreté qui lui donne de traverser en une nuit la grande éclipse de sens qui soudain le foudroie.

Esprit puissant s'étant attelé à disséquer et commenter l'oeuvre de Dostoïevski, Viatcheslav Ivanov a écrit : «*Tout comme Turner a créé les brouillards de Londres, Dostoïevski a découvert, il a révélé et revêtu d'une forme réalisée ce qui n'avait pas encore été élucidé : l'infinie complexité, la multitude de strates ou de significations de l'homme contemporain ou plutôt de l'homme éternel... Guide ténébreux et lucide dans le labyrinthe spirituel de notre âme... il a posé à l'avenir des questions que nul n'avait posé avant lui et a murmuré des réponses à des questions encore incompréhensibles. Grâce à son intuition artistique, il a vu s'ouvrir devant lui les impulsions les plus secrètes, les méandres et les abîmes les plus cachés de la personne humaine... Voilà pourquoi le roman, sous sa plume, devient une tragédie.*»

Une tragédie dont Dostoïevski a rendu témoignage tout autant par son oeuvre que par sa vie et que nous avons voulu mettre en scène à travers «*les Frères Karamazov*», en privilégiant le caractère prophétique pour notre temps.



FIODOR MIKHAÏLOVITCH DOSTOÏEVSKI

1821-1881



Dostoïevski est un écrivain russe, né à Moscou. Son père était médecin et, trop autoritaire, fut assassiné par ses propres paysans. Sa mère mourut lorsqu'il était très jeune. Il entre à l'école d'ingénieurs de Saint-Pétersbourg en 1838 et devient officier ingénieur du génie en 1841. En 1844, il demande sa retraite pour pouvoir se consacrer à la littérature et écrit son premier roman, «Les Pauvres Gens». Ce roman connut un succès certain et valut à l'auteur d'être remarqué par le poète Nikolai Nekrassov et l'influent critique Vissarion Belinsky. Malheureusement, ses romans suivants («Le Double» et «La Logeuse») ne connurent pas le même succès.

En 1847, il fréquente le cercle du socialiste utopiste Mikhaïl Petrachevski. Cette même année, il fait sa première crise d'épilepsie, à 26 ans. En avril 1849, les membres du cercle Petrachevski sont arrêtés, y compris Dostoïevski qui est lui aussi arrêté et emprisonné. Après un simulacre d'exécution sur la place Semenov, le 22 décembre 1849, le tsar ayant grâcié les prisonniers au moment même où ils allaient être exécutés, la sentence est transformée en un exil de plusieurs années et la peine commuée en déportation dans un bagne de Sibérie.

Sa peine se termine en 1854 et il est affecté comme officier à un régiment de Sibérie. Il recommence à nouveau à écrire : les «Souvenirs de la maison des morts», récit romancé de sa vie au bagne, puis une comédie, «Le bourg de Stepanchikovo et ses habitants». En 1857 il épouse Maria Dmitrineva Isaeva. En 1860, il obtient sa retraite comme sous-lieutenant et l'autorisation de rentrer vivre à Saint-Petersbourg, sous la surveillance de la police secrète. Il renoue alors avec les libéraux et fonde avec son frère Mikhaïl une revue modérée et nationaliste, «Le Temps». Cette revue sera interdite en 1863. L'arrivée au pouvoir du nouveau tsar Alexandre II en 1855 amène de nombreuses réformes en Russie. Le servage est aboli en 1861. Malgré ces ouvertures politiques, on assiste à l'émergence de mouvements révolutionnaires violents, ce qui inquiète beaucoup Dostoïevski.

En 1862, il se rend en Europe pour la première fois et rencontre Apollinaria Souslova. Sa femme meurt en 1864, puis son frère Mikhaël en 1865. Il est couvert de dettes et doit fournir de quoi vivre à la femme et aux enfants de son frère. Pour échapper aux créanciers, il continue à voyager et tente de faire fortune à la roulette. On trouve des échos de sa passion malade du jeu dans «Le Joueur» (1866) et «L'Adolescent» (1875). Il revoit Apollinaria (Pollina) Suslova qui refuse sa proposition de mariage.

Ces années d'errances et de troubles marquent profondément Dostoïevski. Son aversion pour l'Europe et la démocratie grandit. Il publie le célèbre «Carnets du sous-sol» qui est en quelque sorte une réponse au roman «Que faire ?» du révolutionnaire Tchernitchevski. Selon Dostoïevski, l'égalité démocratique n'efface pas la violence des rapports humains mais l'exacerbe au contraire.

Il engage Anna Griogorievna Snitkine comme secrétaire et elle devient sa femme en 1867. Grâce à son esprit pratique et à sa volonté, la situation du ménage s'améliore. Dostoïevski renonce au jeu et se met à travailler régulièrement, publiant ses oeuvres les plus abouties : «Crime et Châtiment», «l'Idiot», «Les Démons» (appelé aussi «Les Possédés»). Ce dernier roman est inspiré d'un fait divers tragique : l'assassinat par les siens d'un des membres du groupe révolutionnaire de Netchaïev. Son œuvre romanesque s'achève par le monumental «Les frères Karamazov», qu'il publie à l'âge de 60 ans. Le succès populaire arrive enfin. Son Discours sur Pouchkine (1880) fait même de lui un héros national.

Il succombe à une hémorragie le 28 janvier 1881 et est enterré à Saint-Pétersbourg. Ses obsèques sont suivies par 30 000 personnes.

LES FRÈRES
KARAMAZOV

OLIVIER FENOY

metteur en scène



Comédien et metteur en scène, il est depuis son origine, animateur du Théâtre de l'Arc en Ciel, compagnie qu'il a fondé en 1976 avec Sophie-Iris Aguetant et Ange Guibert.

Interpellé par la démarche picturale de Paul Klee « La lumière procède du noir » et celle de Jacques Copeau, fondateur du « Vieux Colombier », alors qu'il a un peu plus de vingt ans et répète Mario du « Jeu de l'Amour et du hasard » de Marivaux sous la direction de Georges Descrières, sociétaire de la Comédie Française, il rencontre Léon Chanceler (bras droit de Copeau dans les années 30 et fondateur des Comédiens Routiers). D'où sa prise de conscience de ne devoir jamais séparer Création et Animation. Affirmation qui, avec celle de Klee sous-tend toute son activité depuis lors.

Comédien, il est entre autre, Don Jaime et l'Abbé de la Caridad dans « Miguel Mañara » de Milosz – « Le Riche » dans « le Grand Théâtre de Monde » de Calderon – « Clotalde » dans « Amour et Colère » de Sophie-Iris Aguetant – « La Hire » et « l'Archevêque » dans « l'Alouette » d'Anouilh ou encore Cronwell dans « Thomas More » de Robert Bolt.

Metteur en scène, il crée notamment « Voici l'Homme », diaporama géant avec comédiens et chœurs pour un rassemblement de 20000 personnes à Strasbourg et qui sera repris largement en France, au Chili, au Québec, en Pologne et en Italie.

Il monte « Phèdre » de Jean Racine donnée au château de Machy, à Paris et Québec.

Enfin en 2012, il met en scène « Prélude à l'Anastasis », une création théâtrale, musicale et chorégraphique avec l'Ensemble musical franco-américain « Elsewhere » et le chorégraphe Michel Hallet Eghayan.

Par ailleurs, avec le Professeur Umberto dell'Acqua, il est à l'origine du Congrès « Et si la Beauté pouvait sauver le monde ? » dont la dernière rencontre internationale a eu lieu à Barcelone à la Toussaint 2011 alors que la prochaine se tiendra à Montréal en Août 2014.

CÉCILE MAUDET

metteur en scène



Après une formation d'animation socio-culturelle axée sur le théâtre, elle participe à divers projets de création, d'animation et de formation : spectacles d'histoire et d'expression populaire, projets pour enfants et jeunes de quartiers défavorisés....

En 1994, elle entre dans la compagnie de l'Arc-en-Ciel, joue Liesl Karlstad dans « Cabaret-Karl Valentin » puis avec grand succès Jeanne dans « l'Alouette » de Jean Anouilh, qui sera jouée durant plusieurs saisons à Paris et en tournée, Charlotte dans « La Cerisaie » de Anton Tchekhov.... Elle commence le travail baroque avec Jean-Denis Monory dans « Le Baron de la Crasse » puis plus tard dans « Andromaque ». On la remarque dans une mise en scène de Daniel Postal « Skylight » de David Hare. Durant ces années, elle met en scène plusieurs petites formes dont Etty Hillesum « Une vie Bouleversée ».

Son travail d'animation et de formation théâtrale ne cesse pas pour autant. Il continue en France, au Liban, en Hongrie, au Burkina Faso...et depuis deux ans à Paris auprès d'adultes amateurs et professionnels. Elle lance le projet « Le Grand Théâtre de Paris » en 2011, ou le récit en cinq actes et cinq années de l'Histoire du théâtre à Paris. L'Acte I a été joué dans les Arènes de Lutèce en juin 2012 et a rassemblé 120 comédiens, danseurs et musiciens.



EXTRAITS DE PRESSE



Une mise en scène parfaitement maîtrisée

Ces Frères Karamazov sont un modèle d'intériorité et de profondeur, qui réussit pourtant à maintenir la tension d'un thriller psychologique où se révèle une âme slave toute en excès. Chacun des acteurs la décline à sa façon...A l'image du décor rugueux et plein d'aspérités sublimé par le jeu des lumières, cette histoire est âpre, sombre, mais non sans rédemption.

Adapter Dostoïevski au théâtre était un pari pour le moins ambitieux. Mais restituer avec une telle justesse le monde contrasté qu'il fait vivre, le drame intérieur qui anime et déchire chacun de ses personnages, la part d'ombre et de lumière, fond éternel de cette humanité si justement contemplée par lui, relève d'un tour de force

Le Figaro.fr - Isabelle Schmitz.

Une adaptation au ton contemporain

On réduit parfois les héros dostoïevskiens au statut d'allégories un peu hiératiques, tant il est vrai que chacun d'entre eux représente une attitude possible face au problème du mal et de la culpabilité. Mais c'est précisément la plus grande réussite de ces Frères Karamazov que de donner à voir une pensée dans son incarnation, sans jamais lui sacrifier la vérité complexe et tourmentée de la vie humaine.

Le choix de la traduction donnée par André Markowicz, avec son style parlé proche de l'original russe, d'une grande liberté laissée aux acteurs dans l'interprétation de leur rôle, fait ressortir toute l'actualité de Dostoïevski. Le sentiment domine que les déchirures de ces jeunes gens pourraient être les nôtres.

Philosophie Magazine – Antoine Rogé

On touche au sublime !

Une adaptation fort réussie. Un spectacle inspiré. Un travail de mise en scène épatant, des images fortes.

Émission l'Oeil du prince – Radio Notre Dame - Christophe Mory

Quels frères !

Olivier Fenoy, Cécile Maudet et leur théâtre de l'Arc en Ciel ont eu l'audace de monter sur la scène cette œuvre foisonnante aux multiples personnages. Le pari est réussi. Le décor assez minéral, forêt ou palais, comporte aussi quelques accessoires de mobilier qui ont toute leur utilité, comme les lumières très bien pensées. Les comédiens sont excellents, avec une mention particulière pour Olivier Fenoy qui incarne avec puissance Fiodor le père terrible de cette fratrie en ruines. La pièce garde un rythme soutenu et le spectateur ne s'ennuie jamais. Une très grande réussite.

Histoires de théâtre - Jacques Portes - jacportes.blog.fr/

Un succès théâtral incontestable.

On dit qu'on «ne comprend pas l'âme russe», on dit aussi que les étrangers ne sont pas capables de comprendre, et encore moins d'interpréter, les grands classiques russes...Le principal mérite du spectacle réside en Dostoïevski lui-même, parfois trop hystérique et nerveux, haletant, mais le véritable

**LES FRÈRES
KARAMAZOV**

EXTRAITS DE PRESSE



Dostoïevski. Pendant trois heures un panorama de labyrinthes humains moraux, déchirés qui souffrent et vivent, se déploie devant la salle, pas seulement comme une image fixée une seule fois, mais qui vit, bat et évolue. Derrière tout cela, on sent un travail gigantesque et soigné. La composition d'acteurs est brillante... Pas une «apparence» extérieure, mais une «vérité» intérieure, c'est ainsi qu'on pourrait caractériser la pièce du théâtre de l'Arc-en-ciel, un succès théâtral incontestable.

L'Observateur Russe - Maria Krasilnikova, traduction de Malou Tournebise

Une fresque familiale intense et exaltée

Ils sont quatre, presque frères...Égarés dans leur désespoir, ces âmes errantes vont imaginer l'indicible. Dans cette gigantesque fresque, le décor est remarquablement bien pensé. Cela donne le vertige et crée une belle dynamique soutenue par une musique des plus envoûtantes. Les interprètes de la troupe sont talentueux et chacun apporte sa touche personnelle dans la construction des tortueux personnages de Dostoïevski.

Ne ratez pas cette scénographie audacieuse et originale, peu de compagnies françaises osent encore aujourd'hui s'attaquer à un texte aussi prolixe.

BSC News.fr - Florence Gopikian Yérémián

Une version scénique magistrale qui sent l'harmonie

La culpabilité, un des thèmes récurrents de l'œuvre de Dostoïevski, est ici omniprésente. La scénographie et la mise en scène traduisent la noirceur de l'intrigue et la solitude des personnages, qui évoluent dans un décor épuré plongé en permanence dans une semi-obscurité... La distribution est exemplaire, ne serait-ce que pour le physique des acteurs qui pour chacun, colle parfaitement au personnage qu'il représente.

Reg-Arts - *Elisheva Zonabend*

Une réussite incontestable, franche et édifiante dans sa sobriété

La mise en scène laisse la plus grande place aux comédiens, qui portent le texte avec engagement et conviction.

L'ensemble procède de choix simples, témoignant d'un travail fouillé, collectif, cohérent d'adaptation et de recherche d'authenticité. Il en résulte un spectacle habité, qui procède d'ellipses habiles et suggestives. Une réussite incontestable, c'est un défi ambitieux que relève le Théâtre de l'Arc en Ciel.

Le Littéraire.com - *Christophe Giolito*

Un accès à la vie à travers la mort

Le génie de Dostoïevski est de concentrer la complexité des relations interhumaines dans ce père et ses quatre fils. Le génie d'Olivier Fenoy est de faire tenir cela sur une scène de théâtre. Chacun va jusqu'au bout de sa trajectoire, sans savoir à l'avance où elle le conduira.

On pourrait penser que chaque « personnage » est prisonnier d'un « modèle », qu'il joue un rôle, que ce soit celui du « bouffon pervers », du « rationnel », de la « sensuelle », voire du « pur », etc. Ces types existent, mais ne disent pas tout.

Les personnes vivantes parviennent à s'en échapper, au moins par moment.

D'ailleurs, chez Dostoïevski, il y a des personnes et non des personnages

Revue Etudes - *François Euvé, directeur*

**LES FRÈRES
KARAMAZOV**

PROPOSITIONS PEDAGOGIQUES



Pour Dostoïevski, le héros principal du roman est le jeune Aliocha auquel il souhaitait consacrer un troisième tome qu'il n'a pu écrire. Aliocha est un jeune homme qui sort de l'adolescence et que la vie au milieu de ses frères et plus généralement des humains, fait grandir rapidement.

Grandir est le thème majeur de l'adaptation ; c'est aussi le chemin que propose l'enseignant à ses élèves et c'est le passage délicat de l'adolescence qui interroge le pour quoi et le pour qui. Nous l'avons donc privilégié dans les propositions pédagogiques que permet cette œuvre.

Grandir seul ou par les autres ?

Grandir en s'acceptant soi-même ou en se refusant ?

Dans les Frères Karamazov, chacun des personnages, confronté à son humanité, à ses passions, à ses désordres, à ses aspirations contradictoires qui peuvent l'opposer aux autres, donne un visage de ce grandissement auquel tout être humain est confronté

Exister par soi-même ? telle Grouchenka qui très tôt apprend à ruser, séduire, promettre, tromper pour ne pas être l'objet des autres et se prouver à elle-même sa capacité d'être.

Combattre contre les autres ? tel Smerdiakov, le bâtard, autodidacte, brûlé par un sentiment d'exclusion, d'ignorance et d'abaissement de la part des autres.

Accepter qui nous sommes avec nos obscurités et nos clartés ? terreau d'où peut naître la vie par et avec les autres, tel que le découvre Dmitri dans sa prison ?

S'élever par la connaissance et la raison ? au risque qu'au nom de la seule raison, tout soit permis comme le développe Ivan - seule ma conscience est mon propre juge.

Profiter outrageusement de la vie ? de ses plaisirs, de ses jouissances, pour soi-même, comme Fiodor, le père que tous exècrent.

Se sacrifier pour sauver l'autre et se donner ainsi bonne conscience ? avec l'impétueux sentiment d'orgueil d'être indispensable à l'autre, tel l'amour de Katerina pour Dimitri ?

Accueillir la pâte humaine comme elle est, apprendre à l'aimer ? croire que la part d'enfance qui nous habite est le chemin qui ouvre à la vraie vie, accepter la traversée de la souffrance, « pardonner à tous, pour tout et pour tous », tel que l'expérimente dans sa chair le jeune Aliocha.

Dans ces multiples visages de l'être humain où chacun peut retrouver un peu de lui-même, rien n'est figé, rien n'est définitif pour Dostoïevski, car en toute personne existe la capacité de se laisser interroger, déplacer, retourner.



Grandir, c'est alors pour lui, accepter le déplacement intérieur, nommer ce qui nous traverse, ne pas rester accroché à ses certitudes et traverser l'épreuve pour laisser apparaître une vie nouvelle. Dostoïevski est un grand connaisseur de l'âme humaine. Son regard est ontologique. Il parle de l'âme parce qu'il a lui-même été confronté aux combats de son âme dans les camps de Sibérie, dans sa mort mise en scène par le Tsar, dans sa passion du jeu, dans le rejet de son propre père cruel.

Grandir, c'est aussi pour Dostoïevski, naître dans la rencontre de l'autre. Son écriture d'ailleurs privilégie le dialogue. L'étude des carnets préparatoires montre un écrivain qui compose dans un dialogue permanent avec ses personnages, qui naissent de et par la parole. C'est le dialogue qui permet à chacun de se découvrir aux autres et d'être révélé à lui-même.

Ivanov parle du réalisme de l'écriture de Dostoïevski, comme d'un « réalisme supérieur » qui « trouve l'homme dans l'homme ». Dostoïevski écrit dans ses carnets *« J'ai mon regard particulier sur la réalité et ce que la majorité qualifie quasiment de fantastique et d'exceptionnel est parfois pour moi l'essence même de la réalité. La banalité des phénomènes et un regard conventionnel ne suffisent pas au réalisme... On me nomme psychologue, c'est faux, je suis simplement réaliste au sens supérieur, c'est-à-dire que je représente toutes les profondeurs de l'âme humaine »*

Grandir serait alors accéder à ce réalisme supérieur de l'être.

Dans la découverte de l'oeuvre à travers l'adaptation, quatre autres thèmes peuvent être associés :

Le retournement ou la résilience

Tous coupables pour tous et pour tout

Tout est permis

Si Dieu existe...

Ces cinq thèmes sont développés dans un dossier pédagogique au regard du texte, accompagnés d'une présentation des personnages, de la structure de la pièce et de repères biographiques

Par ce support pédagogique, notre souhait est de permettre aux lycéens et aux étudiants de confronter leur perception à celle des comédiens par une rencontre dans les classes.

Et, comme il est souvent plus enrichissant d'éclairer la réflexion par l'expérience personnelle, nous proposons aussi un atelier de théâtre de 2 heures au sein de l'établissement pour expérimenter par la parole et par le corps, la présence à soi-même et la relation aux autres, fondement du travail du comédien, mais aussi, la traversée des personnages des Frères Karamazov.

LE THEATRE DE L'ARC EN CIEL



Né à Paris, il s'installe en 1993 au Château de Machy éprouvant après plusieurs années à Paris le besoin d'enraciner et de nourrir son travail de création dans un lieu à la campagne, afin de se mettre au rythme profond de l'homme et de la création. Cette famille d'artistes s'élargit et s'intimise au gré des saisons et des spectacles, apprenant à conjuguer art de vivre et art de la scène. Chaque année, la nouvelle création est présentée lors des Soirées d'été avant de partir à Paris puis en tournée.

« Le théâtre comme lieu très privilégié d'actualisation du mystère de notre humaine nature demeure et demeurera toujours une nécessité. Le comédien, s'il accepte de traverser sa propre humanité, donnera au public non pas l'illusion d'une émotion ou d'un sentiment, mais la capacité de croire en l'homme. »

Extraits de la charte du Théâtre de l'Arc-en-Ciel

Le Théâtre de l'Arc en Ciel se consacre également au développement de la formation théâtrale (stages d'expression et de théâtre, Académie Internationale de Théâtre pour Enfants, camp théâtre pour adolescents) et à la création de spectacles d'expression populaire.

Quelques créations :

- "**Phèdre**" de Jean Racine, mise en scène : Olivier Fenoy.
- "**L'Alouette de Jean Anouilh**", mise en scène de Sophie-Iris Aguetant.
- "**La Cerisaie**" d'Anton Tchekhov, mise en scène Iris Aguetant.
- "**Etty Hillesum**" d'après Une vie bouleversée, mise en scène de Cécile Maudet Machy, Avignon, Lyon, Paris et tournée.
- "**Le Baron de la Crasse**" de Raymond Poisson, théâtre baroque. mise en scène : Jean-Denis Monory à Machy, Avignon et tournée.
- "**Thomas More**" d'après Un homme pour l'éternité de Robert Bolt, mise en scène de Sophie-Iris Aguetant
- "**Skylight**" de David Hare, mise en scène de Daniel Postal.
- "**Les Tolstoï**" de Alexandra Devon. Mise en scène de Jean-Denis Monory.
- "**La Première Seconde**", création et mise en scène du Théâtre de l'Arc en Ciel.
- "**Matière**", inspirée de La puissance spirituelle de la Matière de P. Teilhard de Chardin,
- "**Prélude à l'Anastasis**", mise en scène d'Olivier Fenoy avec le chorégraphe Michel Hallet Eghayan et l'Ensemble musical Elsewhere



AU THÉÂTRE

...Tout est sacré : la lumière, la parole, le public. Tout est signe, symbole. Dans les grandes choses comme dans les petites, dans les questionnements sur le destin de l'homme comme dans la mort du petit chat ; c'est l'inexpliqué, l'inexplicable qui nous est révélé... en fait, la poésie du monde.

Au théâtre le spectateur est invité à goûter à sa propre sacralité.

C'est lui-même qu'il reconnaît sur la scène, lui même sous les multiples aspects de sa nature complexe. Par son talent et par son travail, l'acteur, en s'exposant, en se livrant à lui comme à son double, lui ouvre la porte de son mystère ; les aspérités, les anfractuosités, les déficiences même de la nature sont la matière première indispensable à l'art dramatique : traversées par la lumière, elles révèlent l'ineffable grandeur de l'être humain.

L'émotion véritable qui naît de cette prise de contact avec l'Infini est la seule quête du théâtre. C'est cette même émotion qui déclenche le rire, les frissons ou les larmes.

Qu'il pleure, qu'il rit, qu'il dorme, qu'il prie, qu'il souffre, l'homme n'est-il pas toujours le même ?

Sa véritable grandeur, c'est dans quelque état qu'il se trouve de se laisser regarder, sauver par le regard d'un autre.

Théâtre
de
**L'ARC EN
CIEL**

19 rue des Tanneries 75013 Paris
1044 Château de Machy - 69380 Chasselay
www.theatrearcenciel.com



Théâtre de l'Épée de Bois
Cartoucherie Paris



les droits de l'interprète

